



36

(192)



N<sup>o</sup> 17-2965

f.d.



THE NATIONAL

ARCHIVES

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

LA

NOUVELLE

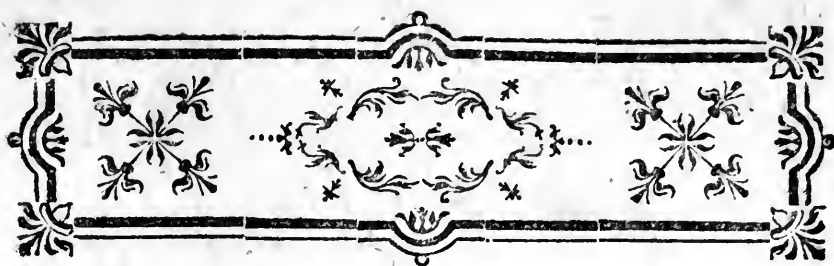
HELOÏSE.

---

ROMANCE.

---





LA NOUVELLE  
HÉLOÏSE.

---

ROMANCE ,

*Suiv l'Air :*

*Que ne suis-je la fougere !*



UAND le fier Baron d'E-  
tanges  
Quitta le pays de Vaud ,  
Pour conduire sa phalange  
Contre les Impériaux ,  
Sa fille , encore innocente ,  
N'avoit pas senti son cœur ;  
Mais la Baronne imprudente  
Lui fournit un Précepteur.

C'ÉTOIT un fort joli Suisse ;  
 Philosophe de vingt ans ,  
 Qui donnoit à sa novice  
 Tous les premiers éléments  
 De morale & de physique :  
 Il raisonnoit savamment ;  
 Cependant l'amour le pique ;  
 De maître il devient amant.



IL mit bientôt en usage  
 Langueur & soins empressés ,  
 Fins regards & doux langage ,  
 Soupairs à demi poussés :  
 Tout démontroit à Julie  
 Qu'un maître si dangereux  
 Aimoit sa philosophie  
 Moins que l'éclat de ses yeux.



QUOIQU'IL eût fort bonne mine ,  
 Né sans fortune & sans nom ,  
 Il n'étoit pas d'origine  
 Pour la fille d'un Baron ;  
 Mais ses talents & son âge ,  
 Son esprit & son maintien ,  
 Son air doux , discret & sage  
 Réparoient naissance & bien.



IL parut donc à Julie  
 Digne des plus beaux liens :  
 La science fut bannie  
 De leurs secrets entretiens ;  
 On n'y parla que tendresse ,  
 Que de constance & de foi ;  
 Et l'amour pur sans foiblesse  
 A la vertu fit la loi.



SE voir , s'aimer , se le dire  
 Ne fut pas assez pour eux ;  
 Il falloit encor s'écrire  
 Mille serments amoureux :  
 Leurs billets étoient si tendres  
 Et si pleins de passion ,  
 Qu'on ne savoit les entendre  
 Sans être en émotion.



ASSURÉ de sa conquête ,  
 Le sage vivoit content :  
 L'amour lui tournoit la tête  
 Sans le rendre entreprenant ;  
 Mais Julie , en fille honnête ,  
 Qui sent que sa qualité  
 Le rend timide & l'arrête ,  
 En agit avec bonté.

LOIN de faire la farouche,  
 Ou parler beaux sentiments,  
 Elle imprime sur sa bouche  
 Le baiser le plus ardent.  
 Le signal de la victoire  
 Fut donné dans un bosquet ;  
 Il mit le comble à la gloire  
 De l'amant le plus parfait.



MALGRÉ l'ardeur de sa flame  
 Et l'excès de ses transports,  
 Elle sentit dans son ame  
 Les plus terribles remords ;  
 Une cousine charmante,  
 Vrai trésor en amitié  
 Fut sa chère confidente ;  
 La cousine en eut pitié.



CLAIRE étoit trop raisonnable  
 Pour prêcher hors de saison :  
 Elle plaignit la coupable,  
 Et rappella sa raison,  
 Lui disant : enfin, ma chère,  
 Vous avez fait un faux pas ;  
 Vous n'êtes pas la première,  
 Bien d'autres sont dans le cas.

VOTRE ame est toujours la même,  
 Grande & pensant noblement ;  
 Si l'Amour , ce dieu suprême ,  
 Lui cause un égarement ,  
 Votre repentir sincere  
 Est un effort généreux ;  
 La chair est foible & légère ,  
 Mais le cœur est vertueux.



VOUS savez que votre pere  
 S'en revient incessamment :  
 S'il découvre le mystere ,  
 Je frémis pour votre amant.  
 Une passion naissante  
 Se cache mal-aisément ;  
 Mandez-lui donc qu'il s'absente  
 Pour quelque temps seulement.



MALGRÉ l'ordre de sa belle ,  
 Il ne vouloit point partir ;  
 Plutôt que s'éloigner d'elle ,  
 Il consentoit de mourir.  
 Claire fut lui faire instance ;  
 Il faisoit compassion :  
 Enfin , par obéissance ,  
 Il s'embarqua pour Sion.

O ! vous témoins de ses peines ,  
 Tristes rochers du Valais ,  
 Sombres bois , arides plaines ,  
 Vous n'entendîtes jamais  
 Des regrets plus déplorables ,  
 Des soupirs & des sanglots ,  
 Des plaintes si lamentables ,  
 Répétés par vos échos.



IL ne cessoit de relire  
 Les lettres qu'il recevoit ;  
 Pour soulager son martyre ,  
 Mille fois il les baisoit.  
 On lui manda que le pere  
 Avoit ramené chez lui ,  
 A son retour de la guerre ,  
 Un honnête & digne ami.



CET homme étoit de Russie ,  
 Et de très-grande maison :  
 Il avoit sauvé la vie  
 Jadis à notre Baron ,  
 Qui vouloit , pour récompense  
 D'un secours si généreux ,  
 Avec lui faire alliance.  
 Il ne pouvoit faire mieux.

WOLMART ayant vu Julie ,  
 Dit au Baron , je la prends  
 A mon retour de Russie ,  
 Où je vais pour quelque temps.  
 Cher ami, je vous la donne ;  
 Partez vite , embrassez-moi.  
 Tous deux pour une couronne  
 N'auroient pas trahi leur foi.



EN parlant un jour de science ,  
 D'Etanges fut bien surpris  
 De trouver qu'en son absence  
 Sa fille en eût tant appris.  
 Il désira de connoître  
 Ce Philosophe fameux :  
 On le vit bientôt paroître ,  
 Et toujours plus amoureux.



AVEC quelle ardeur extrême  
 L'amour le fait revenir !  
 A la moitié de lui-même  
 Il semble qu'il vient s'unir.  
 Le cœur de notre Julie  
 Avoit même empressement :  
 C'est l'excès qui justifie  
 L'amoureux égarement.

PENDANT la cruelle absence  
 Notre sage avoit trouvé  
 Un Milord de conséquence ,  
 Qui le suivit à Verray.  
 Il le mene chez Julie :  
 L'Anglais devint amoureux ;  
 L'amour & la jalousie  
 Les brouillerent tous les deux.



EDOUARD joignoit à la force  
 Et l'adresse & la valeur ;  
 Heureusement qu'une entorce  
 Anéantit sa fureur.  
 Aussi-tôt le combat cesse ,  
 Mais pour mieux recommencer :  
 Ils en firent la promesse  
 Avant que se séparer.



JULIE est bientôt instruite  
 De cette férocité ;  
 De frayeur son cœur palpite ;  
 Son ame est sans faculté.  
 De l'amant qu'elle idolâtre  
 On peut abréger les jours.  
 Pour l'empêcher de se battre ,  
 Elle écrit un beau discours.

POUR rassurer sa tendresse  
 Cela ne suffisoit pas :  
 A Milord elle s'adresse,  
 Afin d'arrêter son bras ;  
 De l'excès de sa foiblesse  
 Fait part à cet inconnu ,  
 Lui déclare sa grosseesse.  
 Quel assaut pour sa vertu !



PÉNÉTRÉ jusques à l'ame  
 D'être pris pour confident ,  
 Pour eux l'amitié s'enflame ;  
 Il va trouver promptement  
 Un rival si respectable ,  
 Lui fait réparation.  
 Midi sonne, on sert sur table  
 Un gros poulet sans façon.



QUAND le jus de la bouteille  
 Eut échauffé sa raison ,  
 Espérant faire merveille ,  
 Milord fut chez le Baron ,  
 Vanter leur flame amoureuse ,  
 Préparer le doux lien ,  
 Et d'une ame généreuse  
 Offrir moitié de son bien.

LE fier Baron en colere  
 De la proposition ,  
 Dit que son ame est trop fiere  
 Pour prendre un homme sans nom.  
 L'Anglais , qui brûloit de rage ,  
 Répond : un cœur vertueux ,  
 La probité , le courage  
 Valent bien tous vos aïeux.



ILS s'alloient mettre en furie ;  
 La Baronne vint au bruit.  
 Milord quitta la partie ,  
 Fâché d'en avoir tant dit.  
 Le Baron brusqua sa fille ;  
 Même on dit qu'il la rossa ,  
 Et que , d'un pied trop agile ,  
 Par malheur il la blessa.



APRÈS cette catastrophe  
 Il fallut encor partir :  
 La douleur du Philosophe  
 Ne savoit se définir.  
 Edouard malgré lui l'entraîne ;  
 Dans un désespoir affreux  
 A Paris en poste le mene.  
 Il prit le nom de Saint Preux.



SI Milord , par imprudence ,  
 Lui cauſoit de noirs chagrins ,  
 Pour adoucir ſa ſouffrance ,  
 Il employoit tous ſes ſoins ;  
 Le conſoloit de l'abſence ,  
 Amuſoit ſa paſſion ,  
 Fourniſſoit à la dépenſe ,  
 Même avec profuſion.



LA malheureuſe Julie  
 Pleure le jour & la nuit ;  
 Elle eſt encore attendrie  
 De la perte de ſon fruit.  
 Saint Preux décrit ſon voyage ,  
 Médit des femmes de bien ,  
 Mande ſon libertinage.  
 Cet amant ne cacheoit rien.



EN cet état de miſere  
 Julie , en proie aux douleurs ,  
 Voit mourir ſa bonne mère  
 De foibleſſe & de languer.  
 Enfin Claire la conſole :  
 Sucroit de calamité ,  
 Une petite vérole  
 La met à l'extrémité.

CLAIRE , qui perdit la tête ;  
 En instruit vite Saint Preux.  
 A ce coup rien ne l'arrête ;  
 Il arrive en furieux ;  
 Vint voir sa digne maîtresse.  
 Claire en tremblant l'introduit ;  
 Il baise sa main , la presse ,  
 Suce le mal , & s'enfuit.



CETTE affreuse maladie  
 Dans le chemin l'arrêta.  
 Bien plutôt que sa Julie ,  
 Sans secours il s'en tira.  
 Une telle expérience ,  
 Faite sans précaution ,  
 Nous prouve bien l'excellence  
 De l'inoculation.



QUI n'auroit été sensible  
 A cette preuve d'amour ?  
 Le cœur le moins susceptible  
 Se fût donné sans retour.  
 Aussi la convalescente  
 Ecrivit au doux ami  
 Qu'elle en étoit trop contente  
 Pour prendre un autre mari.

WOLMART revient de Russie.  
 Le Baron veut en finir ;  
 Il ordonne , il jure , il prie ;  
 Il ne peut rien obtenir.  
 Sa fille lui dit , mon pere ,  
 J'ai pris un engagement ;  
 Je ne puis vous satisfaire  
 Sans consulter mon amant.



ELLE écrit avec tendresse ;  
 Le Baron avec hauteur.  
 Saint Preux , malgré sa tristesse ,  
 Toujours guidé par l'honneur ,  
 Lui renvoya sa promesse ,  
 Préférant , en digne amant ,  
 Le bonheur de sa maîtresse  
 A tout autre sentiment.



WOLMART épouse Julie.  
 Elle voit clair dans son cœur ;  
 De l'amoureuse folie  
 Condamne la douce erreur ;  
 D'un sermon sur l'adultere  
 Régale son cher amant.  
 Contre sa douleur amere  
 Le joli médicament !

IL pleure , il se désespere ,  
 N'écoute plus sa raison ;  
 Il déteste la lumière ,  
 Veut avaler du poison.  
 Milord sensément le gronde.  
 Enfin le pauvre garçon  
 Entreprend le tour du monde  
 Avec l'Amiral Anson.



PENDANT ce fameux voyage ,  
 Wolmart , avec sa moitié ,  
 Conduisoit bien son ménage ,  
 Vivoit en bonne amitié.  
 Il gagne sa confiance  
 Aisément par sa douceur ;  
 Elle lui fit confidence  
 Des foiblesses de son cœur.



IL savoit de cette affaire  
 Jusqu'au moindre événement ;  
 L'aveu , loin de lui déplaire ,  
 Le mit dans l'enchantement.  
 Il trouvoit un caractère  
 Sans dissimulation :  
 Le passé ne troubloit guere  
 Son imagination.

SAINT Preux fut maintes années  
 Errant d'états en états ;  
 Le Maître des destinées  
 Le ramene en ces climats ,  
 Toujours constant & fidele.  
 Il annonce son retour :  
 Claire en reçoit la nouvelle  
 Et la met bientôt au jour.



WOLMART écrit tout de suite  
 A cet amant malheureux ;  
 Il le conjure , il l'invite  
 A venir vivre avec eux.  
 Un cœur digne de Julie ,  
 Dit-il , est né vertueux ;  
 Et si l'amitié nous lie ,  
 Je me trouve trop heureux.



CE que cet époux propose  
 Lui paroît bien étonnant :  
 Son cœur décida la chose ;  
 Il partit incontinent.  
 D'amitié & de politesse  
 On le comble en arrivant ;  
 Tout l'embrasse & le caresse ,  
 Jusqu'aux deux petits enfants.

VOUS aurez ma confiance ;  
 Dit le mari complaisant ,  
 En vivant en ma présence  
 Comme si j'étois absent.  
 Je connois trop bien ma femme  
 Pour être jamais inquiet ;  
 La vertu regne en son ame ;  
 Je ne crains plus le bosquet.



ILS passoient dans cet asyle  
 Des moments délicieux ;  
 Ils croyoient leurs cœurs tranquilles ,  
 L'amitié couvroit leurs feux ;  
 Mais la gaze étoit si claire  
 Qu'un simple mot , un soupir  
 Les ramenoit à Cythere ,  
 Et réveillait le désir.



JULIE étoit mécontente  
 De sentir des mouvements  
 Que sa vertu gémissante  
 Réprimait à tous moments.  
 Passer ainsi sa jeunesse  
 A lutter contre l'amour ,  
 C'est exposer sa sagesse  
 A succomber un beau jour.

LE soin de son domestique  
 Fort souvent la dissipoit ;  
 Toute la maison rustique  
 Dans sa tête résidoit.  
 Elle étoit très-bonne mere ,  
 Possédoit mille talents ,  
 Vigilante , ménagere ,  
 Charitable aux pauvres gens.



EN allant en Italie  
 Edouard le vint visiter.  
 La douceur de cette vie  
 Ne put long-temps l'arrêter ,  
 Et bientôt le galant homme ,  
 Content de le voir heureux ,  
 A son voyage de Rome  
 Emmena l'ami Saint Preux.



ILS alloient dans l'Elisée  
 RaISONner , passer le temps ;  
 Ils jouoient dans la soirée  
 Des petits jeux innocents.  
 Ils étoient long-temps à table ,  
 Passoient pour être gourmands ,  
 Et dansoient d'un air affable  
 Le dimanche avec leurs gens.

UN rêve lui représente  
 L'objet le plus effrayant :  
 Il voit Julie expirante ,  
 Le teint pâle , l'œil mourant.  
 Malgré toute sa prudence ,  
 Ce songe l'épouvanta ;  
 Et Milord , par complaisance ,  
 Sur ses pas le ramena.



APPUYÉ contre une grille ,  
 Il écoutoit tristement ;  
 Il entend que l'on babille :  
 C'étoit elle justement.  
 Soudain son trouble s'apaise ,  
 L'Anglais rit d'un air malin ;  
 Chacun regagne sa chaise ,  
 Et se remet en chemin.



EDOUARD pensoit sur les songes  
 Comme fait tout esprit fort :  
 Il les traitoit de mensonges.  
 Cette fois il avoit tort :  
 Un billet en Italie  
 Arrivé trop promptement ,  
 Leur annonce que Julie  
 Touche à son dernier instant.



L'ACCIDENT le plus terrible  
 La conduisoit au tombeau.  
 Cette mere trop sensible  
 Voit son fils tomber dans l'eau ;  
 Elle y saute avec courage ,  
 Sans balancer un instant :  
 La nature n'envisage  
 Que le péril de l'enfant.



LE mari sur le rivage  
 Pousse des cris douloureux.  
 Les habitants du village  
 Les retirèrent tous deux ;  
 Mais la malheureuse mere  
 Etoit alors dans le cas  
 Où la peur la plus légère  
 Cause aux femmes le trépas.



LA Faculté rassemblée  
 Trouve l'état dangereux.  
 Bien loin d'en être troublée ,  
 Elle n'en parle que mieux  
 Au Ministre , à l'agonie  
 Tient les plus fermes propos ;  
 Enfin quitte cette vie  
 Comme auroit fait un héros.

CL AIRE , qui se désespere ;  
 Seroit morte en gémissant ;  
 Mais il faut servir de mere  
 A ces deux petits enfants.  
 L'époux renferme en son ame  
 Le chagrin le plus affreux ;  
 Et de la mort de sa femme  
 Fait le détail à Saint Preux.

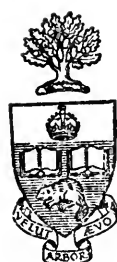


C'EST ici que se termine  
 Un roman si dangereux.  
 Rousseau veut que l'on devine  
 Ce que devint l'amoureux :  
 Pour moi je crois nécessaire  
 Qu'il meure subitement ,  
 Et qu'au livre on devroit faire  
 Un semblable traitement.

*F I N.*







**Library  
of the  
University of Toronto**

12 11 1912

